

Le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Extérieur :
Un an. 10 fr.	Un an. 12 fr.
Six mois. . . . 5 fr.	Six mois. . . . 6 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ANNIVERSAIRE DE LA COMMUNE
(Paris 18 Mars-28 Mai 1871)

Propos de circonstance

C'est dimanche prochain, 30 mai, que les révolutionnaires et le peuple ouvrier de la capitale sont conviés à la Manifestation du « Père Lachaise », AU MUR DES FÉDÉRÉS, pour commémorer comme il convient une des plus fameuses et héroïques périodes de l'histoire sociale de ce pays. Nul doute, qu'aux appels lancés par les organisations, qui prennent l'initiative de cette manifestation, les travailleurs, les révoltés répondront nombreux et donneront ainsi à nos maîtres, à nos gouvernants, une nouvelle preuve de leur force, qui va grandissant, malgré les à-coups, les trahisons et les embûches.

Ils démontreront par leur assistance, leur fidélité, leur foi pour les idées généreuses, et sublimes qui surent, à maintes reprises, susciter des gestes de révolte aussi caractéristique et empreint de l'esprit de rénovation sociale, qu'il nous appartient d'honorer et d'admirer en la COMMUNE DE PARIS DE 71.

Malgré que l'époque que nous vivons soit fertile en incidents, en lutte, en succès toujours, desquels nous avons à tirer enseignements et expérience pour de nouvelles rencontres, qui se produiront demain, il est bon de se reporter plus loin, largement en arrière, pour connaître l'histoire du mouvement social, histoire aussi vieille que les sociétés humaines, et pour puiser dans ces pages, jaunies par le temps, rouges du sang des gueux..., nos ancêtres, nos aïeux en révolution, la force de continuer notre besogne de rédemption.

Nous y trouverons dans ce passé des pages mutilées, dans ces récits des Jacques en révolte, dans ces émeutes d'ouvriers, d'artisans des grandes villes, l'esprit de suite et de ténacité, la tradition révolutionnaire continue, qui d'époque en époque, de révolution en révolution, nous anime lentement, mais sûrement, à la transformation totale, radicale, des sociétés basées sur l'exploitation, le privilège et le mensonge.

Nous trouverons dans cette histoire révolutionnaire des dévouements à la CAUSE qui font que l'on ne peut l'oublier et à l'esprit sceptique de notre époque et qui nous montrent comme les fils dégénérés des révoltés... d'antan. Et si nous y trouvons, dans cette histoire, des sujets de ramours et de regrets sans nombre, nous y trouvons par contre des exemples admirables de sacrifices, dont nous devrions bien parfois nous inspirer. Car ils nous ont démontré, les oubliés de l'histoire officielle, les réprimés des honnêtes gens, ceux grâce à qui l'évolution humaine se poursuit, les révolutionnaires anonymes, dont on condamne les actes par trop superficiels que les révolutions ne se font pas par des phrases, des appels au calme et à la discipline, mais par l'audace, par le courage et par l'esprit de décision des insurgés.

Et sous ce rapport, ceux qui, face à l'Assemblée de Bordeaux et au gouvernement de Monsieur Thiers, surent dresser la COMMUNE DE PARIS et les pavés de la capitale, n'auront pas dérogé, n'auront pas failli, quelles qu'aient été leurs erreurs. Ils surent résister vaillamment, et mourir bravement, héroïquement. Ce furent des hommes dans toute l'acception du mot.

Quoique l'histoire de la COMMUNE DE PARIS soit connue, il est bon de la rappeler ici brièvement et de démontrer surtout la coupable attitude de la province qui laissa égarer la révolte des Parisiens sans leur protester.

Car il faut bien le dire, c'est grâce à l'attitude passive des grandes villes que les Gallifet et autres assassins galonnés, noyèrent dans le sang l'insurrection. Cette criminelle indifférence qui permit aux gouvernants d'alors de se défaire, par l'exécution sommaire, la condamnation, l'exil, des propagandistes les plus influents, des militants les plus courageux, et qui laissa dix ans durant les travailleurs désarmés, sans forces devant les puissances de réaction sociale, ne se renouvellerait plus maintenant, nous en avons la certitude. La province ayant quelque peu évolué depuis lors...

Explosion des rancœurs du peuple parisien contre les « capitulards » qui avaient préféré livrer la capitale aux Prussiens plutôt que de subir plus longtemps les dangers d'un siège et les dommages portés à la propriété, « capitulards » qui se méfiaient de plus en plus du peuple qu'ils avaient armé ; explosion de patriotisme contre ceux qui faisant façade de bons défenseurs de la patrie, n'avaient su que préparer la ruine et la défaite.

La révolte de Paris qui, devant l'Assemblée de Bordeaux constituée par la pire des réactions, entendait conserver son entière autonomie et se séparait nettement du gouvernement de M. Thiers, ne devait pas tarder à revêtir un caractère plus profond.

Comme toujours, ce fut le gouvernement qui, par un coup de force, pris la responsabilité de précipiter les événements, en voulant essayer de désarmer la capitale, en lui enlevant les canons que, rue des Capucines, pendant le siège, les Parisiens s'étaient donnés.

Au mépris d'une convention établie entre le représentant dudit gouvernement et les maires de Paris, convention qui spécifiait que les canons devaient rester à la capitale, le gouvernement se permit de les faire disparaître, par un coup de force, dans la nuit du 17 au 18 mars, des troupes gouvernementales qu'on croyait fidèles, sont envoyées pour enlever les canons de la butte Montmartre. Prévenus à temps, les gardes nationaux s'y opposent et à la confusion des chefs du coup de main, les troupes gouvernementales passent dans les rangs des insurgés.

Des lors, la lutte allait devenir plus ar-

Malgré tous les Gallifet de la terre...



LA COMMUNE : « Ohé ! le faubourg !!! v'la ta fille ! »

gée, les hostilités se déclanchaient. La révolte de Paris prenait tournure. Et si ce n'eût été la déroute, ou ce qui fut pire, les entraves des politiciens, députés et maires de Paris, nul doute que la révolution communale eût triomphé.

On perdit son temps en discussion, en tergiversation. L'heure des actions décisives passa et pour vaincre, il ne resta plus que pour les courageux qu'à tenir jusqu'au bout et à mourir bravement sur la barricade.

On sent cette décision sublime dans les actes, dans les paroles des COMMUNARDS. Ainsi le prouve cette conversation entre Lefrançois et Verriorel (voir Paroles d'un Révolutionnaire).

— « Comment vous êtes-vous décidé à venir vous jeter dans la bagarre ?... »

— « Ou nous resterons probablement tous, je le sais, mais qu'importe... Pas plus que vous et bien d'autres, je suppose, je ne crois au succès de l'entreprise dans les terribles complications où elle va se trouver engagée. Mais il serait vraiment trop facile de s'abriter derrière ce pessimisme, pour demeurer les bras croisés en ce moment. Le problème est posé dans de mauvaises conditions, c'est vrai ; mais il n'en faut pas moins

tenir de le résoudre. Telle est la réponse que je me suis faite... et me voilà. »

Combien on aimerait voir les « mineurs » d'aujourd'hui prendre pareille posture...

C'est dans ces conditions que LA COMMUNE fut proclamée le 28 mars, place de l'Hôtel-de-Ville, devant une foule immense, aux cris de « Vive la République ! », « Vive la Commune ! », « Vive la Sociale ! »

Le 28 mars 1871 fut l'apogée du mouvement communale. Le 28 mai 1871 fut sa mort... et quelle mort sublime ! parmi les tombes du Père-Lachaise. Entre ces deux dates ce fut la lutte, la lutte qui se fit plus dure, plus désespérée, les forces de « l'Ordre » se faisant de plus en plus nombreuses, alors que « LA COMMUNE » voyait fondre les semaines de jour en jour. Et il ne restait bientôt plus pour soutenir le choc durant LA SEMAINE SANGLANTE, pour tenir les barricades, pour mourir, qu'une poignée de décidés, de convaincus... jusqu'au sacrifice.

Lutte combien inégale, qui se termina par la sinistre bilan de 35.000 Parisiens massacrés par les égoïstes à la solde des Thiers, des Gallifet et autres massacrés.

Lutte sublime à laquelle sont liés les noms des Louise Michel, des Varlin, des Ferré, des Vallés et des dizaines de mille

d'autres vaillants, qui surent payer bravement de leur personne, ceux que furent les risques à encourir, ceux qu'ils n'ont plus guère l'habitude de faire maintenant... Les gestes des révoltés ne soulevaient que sarcasme des uns ou désaveu des autres.

LA COMMUNE DE PARIS est morte, disions-nous plus haut, surtout de la coupable indifférence des autres grande centres de travailleurs qui ne surent pas prendre parti. Et nous disions avoir la certitude que si pareille situation révolutionnaire se représentait demain, pour la capitale, on pourrait compter sur nos camarades de province.

Nous en avons pour preuve les récents événements qui viennent de se terminer, où le mouvement gréviste, s'est déroulé avec plus d'ensemble, plus d'ampleur et plus d'énergie qu'à Paris.

Pour l'action révolutionnaire Paris a perdu heureusement le prestige qu'il exerça au cours des siècles écoulés. La propagande ayant largement touché les autres centres, les autres centres, il s'est formé un peu partout des organisations, des groupements qui, de plus en plus, prennent pour habitude de s'attendre de nos d'ordre de décision, pour leur action, que d'eux-mêmes.

L'esprit fédéraliste tend à supplanter de

plus en plus l'esprit centraliste. Et avec les trahisons répétées des dirigeants des organisations centrales, l'heure n'est sans doute pas éloignée où, aux confédérations et partis nationaux, se substitueront organisations et fédérations régionales qui n'attendront plus pour agir les décisions d'un comité central, mais les nécessités, tant régionales, que nationales et internationales, que leur détermination leur esprit de solidarité et d'entraide.

Et cela pour le plus grand bien des futurs mouvements de travailleurs.

CONTENT.

Le procès du « Libertaire »

C'est lundi prochain, 31 mai, à midi, que commencera, devant la 11^e chambre correctionnelle, les débats du procès intenté au « Libertaire » pour publication, dans le numéro du 15 février 1920, d'un article contenant des provocations à des militaires, dans le but de les détourner de leurs devoirs et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs selon le style juridique.

Nos amis Journé, girard, Loral, auteur ; Content, complice, poursuivis en vertu des lois scélérates, auront à répondre devant les juges de ces incalculables. Ils seront défendus par M^e Deleigne et M^e Mauranges, avocats.

Confiance

Au cours d'une réunion de cheminots, j'ai entendu proclamer, par un militant cheminot, le dogme de la confiance des syndiqués dans leurs délégués.

Evidemment, je n'ai pas lieu de suspecter la bonne foi de ce camarade, et c'est sans doute en se basant sur sa propre sincérité qu'il convia les ouvriers syndiqués à s'en rapporter pleinement à leurs chefs syndicaux. Mais la bonne foi de ce copain a dû être doucement mise à l'épreuve lorsqu'il apprit que le délégué spinalien, frappé de suspension, avait réellement trahi ses camarades.

La confiance !... C'est parce que depuis 20 siècles l'homme a placé sa confiance dans les dieux, dans les sorciers, dans les rois, dans les parlements, dans les partis, qu'il est encore l'esclave, l'enchaîné.

C'est justement parce qu'il place sa confiance dans autrui qu'il la perd en lui-même.

Est-ce que le syndicalisme va prendre la suite des vieilles écoles ? Si oui, tant pis pour lui, tant pis surtout pour ses adhérents.

L'émancipation des travailleurs, c'est bien ; mais comme l'émancipation de l'homme est mieux !... Et le travailleur est un homme !

Emancipé veut dire libre, être libre c'est s'orienter, se commander, se discipliner soi-même. C'est avoir confiance en soi ; non pas cette confiance imbécille qui consiste à se croire une encyclopédie intégrale, mais à avoir assez de conscience pour savoir penser et agir à l'aide des connaissances acquises, jointes aux compétences d'autrui, connues et dûment établies.

C'est par la confiance que les bandits du capitalisme ont envoyé au massacre et à la ruine des quantités énormes d'êtres humains.

C'est par la confiance que les marins de la mer Noire se sont rendus.

C'est par la confiance que Bidegaray et ses amis ont fait reprendre le travail aux cheminots lors de la dernière grève. Et c'est par une double confiance, en leurs militants et en les promesses des Millerands que nos cheminots ont cessé la grève.

Je ne prends que ces exemples, qui suffisent, mais l'histoire en fourmille.

La confiance c'est le gogolisme, le jobardisme, l'absence de réflexes et d'action chez le confiant.

J'ai vu bien des cheminots ces jours, d'aucuns m'ont dit : « Que voulez-vous que nous fassions, nous, quand on voit de nos délégués, qui nous ont excités à voter la grève, et qui l'ont votée au conseil fédéral, ne pas abandonner le travail ? »

D'autres ont dit : « Celui qui trahit la confiance de ses camarades est un dégoûtant, on lui tire les oreilles et on passe... »

Ces derniers ont raison, parce que leur action n'est pas copiée sur tel ou tel, mais parce qu'ils ont réfléchi, médité, qu'ils agissent en conscience.

Tandis que les premiers ont tort de n'être que des suiveurs, des éunuques, des moutons de Panurge, des ombres.

Le confiant est le cousin germain du croyant, c'est l'être qui n'a pas encore conquis sa propre puissance, sa propre volonté, ses directives spontanées.

Nous ne pouvons attendre des militants syndicalistes ce travail de l'éducation des individus. Eux ont leur besogne, qui est de peser sur le collectif.

C'est aux anarchistes qu'incombe cette tâche, parce que seules l'éducation et la morale anarchistes sont capables de créer des individualités capables de penser et de se mouvoir sans dieux et sans maîtres. Capables de savoir jusqu'à quel point et en telles conditions il est possible de placer sa confiance en autrui.

Placer l'homme, l'individu face à ses propres responsabilités, ne serait-ce que celles de son apathie, de son inertie.

« Ne te plains pas des malheurs de ton temps, demande-toi plutôt ce que tu as fait pour les conjurer ? »

Cette pensée, ce reproche, sont bien, suivis surtout des commentaires et arguments qu'ils comportent du degré de capacités de l'individu auquel on s'adresse.

Chaque être est une puissance, plus ou moins grande, qui s'ignore et qui par habitude, contre-éducation et paresse s'en remet pour ses affaires à l'activité de puissances voisines et plus actives.

Et voilà la confiance à la merci des multiples conditions qui animent les individus ; vanité, ambition, possibilités, ambiances, etc., c'est-à-dire la vie de tous à la merci du caprice.

Et je ne veux pas non plus semer la méfiance, car ce mot à des sous-entendus de suspicion qui auraient un rôle bien destructeur surtout dans notre vie morale. C'est d'autre part une arme dont la bourgeoisie se sert pour tenter de scinder, partager, diviser pour régner et exploiter.

Conclusions : Fions-nous à des amis connus et éprouvés, et dans la mesure de leurs capacités et connaissances. Et surtout travailleurs à devenir nous-mêmes chacun notre propre chef.

V. LOQUIER

RENOUEVEZ VOTRE ABONNEMENT

Les camarades dont l'abonnement est terminé sont priés de bien vouloir le renouveler au plus tôt.

Ceux dont l'abonnement va arriver à expiration sont invités de ne pas attendre au dernier moment pour le renouvellement. Cela nous évitera bien du travail administratif fort peu intéressant, et toute occupation supplémentaire que nous saurons dépenser plus utilement.

Après la Grève

Saint-Etienne, le 23 mai.

L'Union départementale des Syndicats a voté l'ordre du jour déclarant traités à la classe ouvrière les membres du bureau confédéral et demandant leur démission pour le prochain Congrès national de la C. G. T. (Journal du Peuple).

J'ignore les motifs qui ont amené ce vote, on ne me les a pas communiqués ; cependant, le fait de la démission des membres du bureau confédéral est la manifestation la plus manifeste de la défection de la classe ouvrière.

Dans l'un ou l'autre cas, on a exigé leur départ. Le bureau confédéral, éprouvé de chagrins, la méthode du syndicalisme ne peut que reprendre en s'accroissant révolutionnairement. Cette grève a montré ou leur traîtrise ou leur incapacité à diriger les luttes. Les conditions indigneables de la grève, qu'une grève générale puisse être utile.

1° IL FAUT QUE L'OBJET EN VUE DUQUEL ELLE EST DECLARÉE, PASSIONNÉE REELLEMENT, PROFONDEMENT, LA CLASSE OUVRIÈRE.

N'est-ce pas un manque de savoir qui leur a fait lancer ce mouvement sur une plateforme absolument inopérante pour la généralité des syndiqués ? La nationalisation n'avait aucune chance d'aboutir, de passionner le peuple. Jamais celui-ci n'avait été préparé à ce travail et l'idée de révolution expropriatrice aurait déshabillé plus d'enthousiasme de la part des militants syndicalistes, socialistes ou anarchistes, que la réforme de la nationalisation.

N'est-ce pas aussi une faute que d'avoir déclenché cette grève par vagues successives ? Ne savaient-ils pas l'influence de l'immigration sur la pensée des syndiqués ? Or, dès lundi, un fait patent est venu décourager les énergies. C'est la circulation des autos, métros et tramways dans les rues de Paris.

Pour tous ceux qui ne voient qu'un succès, et les autres nombreux, la grève des transports n'existait pas. Ils auraient dû prévoir que cette circulation aurait été exploitée par ceux qui avaient intérêt à démentir les faits les plus exacts.

2° IL FAUT QU'UNE GRANDE PARTIE DE L'OPINION SOIT PRÉPARÉE À RECONNAÎTRE LA LEGITIMITÉ DE CET OBJET, A DIT JAURES.

La deuxième faute, c'est d'avoir laissé travailler l'opinion publique par la grande presse, c'est-à-dire par les gouvernants. La C. G. T. ne sait pas l'influence du moral sur les actes. On ne sait pas la force immense résidant dans la presse capitaliste. Tirée et lue par les ouvriers à combien de millions d'exemplaires, c'est-à-dire à combien de millions de lecteurs, elle permet de faire passer les suggestions et les idées de ceux qui ont intérêt à les tromper.

Il fallait, dès le début, déclencher la grève générale de l'imprimerie. Ne permettra-t-on aucun journal, autre que ceux de la classe ouvrière ne paraissent. Il fallait faire en sorte que les bourgeois ont fait le 16 novembre dernier.

Qu'on ne vienne pas dire que la C. G. T. n'avait pas la puissance ou le mandat de le faire ; elle l'avait, mais encore fallait-il que celle-ci le voulait, car si l'on y a vu une faute de psychologie, c'est à dire à l'usage pour diriger les masses, que celle-ci est encore plus nuisible aux ouvriers que la traîtrise.

Et pour la dissolution de la C. G. T. ? Mon message résumait, dans le rôle piteux de répondre à la légalité par la légalité. Comme si devant ces deux forces en présence, une loi humaine, l'autre la force ouvrière, ils avaient à discuter sur la légalité ! Voyez-vous, j'aurais dit que les ouvriers avaient placé sa force, qu'ils le voyaient comme le représentant de leur république ouvrière, se rendre à l'ordre d'un petit juge d'instruction ! Quelle déchéance que de ravalier si bas tout le mouvement ouvrier ! De ces deux forces, dont l'une s'appuie sur la spoliation et le vol, l'autre sur la force utile du travail sans lequel il n'y a rien, c'est celle-ci, c'est-à-dire la plus forte, qui accepte de s'abaisser !

Les esprits clairvoyants partout l'ont compris. Ces hommes n'ont pas l'effluve de la situation. Tant qu'ils seront là, le mouvement ouvrier au lieu d'être élevé, survécu comme il le doit être au-dessus de tout, sera au rôle utile de la classe ouvrière, que toutes les autres particularités sociales, sans abaisser au-dessous des lois des parasites sociaux. Or, la force ouvrière créant un monde nouveau, une société nouvelle ne doit plus accepter la législation de classe qu'on veut lui imposer ; elle doit être au-dessus, elle doit créer une force nouvelle, elle doit être son air, agir comme si la vieille société n'existait plus, elle doit crier aux forces honteuses, comme l'ont fait certains militants, aux juges : VOUS REPRÉSENTEZ LE DÉSORDRE. CEST NOUS QUI REPRÉSENTONS L'ORDRE.

Si le bureau confédéral avait agi ainsi, si, devant les représentants de la loi, les ministres et les députés, ils s'étaient posés en manifestants d'une force plus grande, ils auraient agi en maîtres, tandis qu'il n'ont su rester qu'esclaves.

FLOTTER.

L'Argent fait le Bonheur

A propos des bijoux d'une courtisane, Mlle Lantelme, morte tragiquement, Maurice de Waleffe développe dans *Le Journal* le vieux proverbe d'après lequel l'argent et les honneurs ne rendent pas heureux.

M. Chaudard, le multi-millionnaire, dit-il, souffrait dans sa vanité, Paquin, l'exploiteur des midinettes, est mort d'une maladie cruelle ; Sarah Bernhardt n'est pas gaie ; Clemenceau a connu l'ingratitude des hommes ; Maupassant devenait égoïste, léchait les mors de son cabanon d'aliéné, etc. Il conseille donc aux pauvres d'aller se promener à la campagne, au lieu de préparer des révolutions, étant donné qu'il est aussi bien à Belleville qu'aux Champs-Élysées.

L'idée n'est pas neuve, de tous temps, les riches, pour ne pas changer de place, ont essayé de leur persuader que l'argent ne fait pas le bonheur et la futilité générale est telle que bien des gens, même intelligents et instruits, le croient.

C'est cependant un sophisme grossier. Evidemment, la fortune n'empêche pas le riche d'être un homme, c'est-à-dire d'être sujet à la mort et à la maladie ; encore que celui qui a la fortune peut, grâce à elle, prévenir et souvent guérir la maladie, tout-jours il éloigne la mort.

Il existe en ce moment des riches Américains qui portent sur eux un minuscule fragment de radium. Ce fragment leur a coûté cent mille francs.

Grâce à lui, ils peuvent continuer de vivre alors qu'ils sont atteints de cancer. S'ils

n'avaient pas eu les cent mille francs, ils seraient morts depuis longtemps.

Le riche tuberculeux peut, grâce à sa fortune, attendre la cinquantaine, parfois il guérit tout à fait ; s'il avait été pauvre, il serait mort avant trente ans.

Le riche cardiaque, à force d'hygiène et de soins, réussit à atteindre la vieillesse, le pauvre meurt jeune.

Le génie littéraire de Maupassant ne l'a pas préservé de la folie, dit-on. Il faut aller au fond des choses, autrement on ne dit que des bêtises. Maupassant avait la paralysie, le contre-jour de sa jeunesse la syphilis. Cela arrive aux hommes supérieurs comme aux médiocres, aux pauvres comme aux riches, moins souvent aux riches qu'aux pauvres, parce que les riches ont les moyens psychiques et matériels de se préserver. Des milliers d'hommes dans les asiles d'aliénés lèchent, comme Maupassant, les murs de leurs cellules, on n'en parle pas.

L'argent fait le bonheur, il atténue les souffrances, il prolonge la vie et seul il rend possible cette condition capitale du bonheur, le choix de l'existence.

Le riche, qui n'est pas heureux, ne peut s'en prendre qu'à lui-même, il n'a qu'à changer les conditions de sa vie. L'argent ne fait pas d'acheter des victuailles, des chiffons et des bibelots, il achète tout. Vous voulez vivre dans un pays, allez dans un autre ; votre milieu ne vous plaît pas, changez de milieu. Et riche n'oblige pas d'être bête, on se donne à une science, à un art, c'est facile, quand on a tout sous la main.

Les riches malheureux sont des brutes et des paresseux, enroulés dans les conditions où ils ont vécu, ils sont incapables de l'effort nécessaire pour en sortir. Ils s'ennuient bien un peu, mais si insipide que soit leur vie, ils y tiennent farouchement : pour la défendre, contre les suggestions des pauvres, ils sont capables de tout.

La pauvreté fait le malheur, parce que c'est l'esclavage. Tout métier manuel, même intellectuel, est ennuyeux, parce que sans variété. C'est la besogne insipide qui fait les jours tous pareils, la vie sans espoirs borie par la médiocrité comparée par les murs d'une prison. Au point où il est fixé, il faut que l'homme resiste, il est enchaîné comme un esclave.

Pour savoir si l'argent fait le bonheur, il est un critère infallible. Lorsqu'un riche se plaint de la vie, de la relativité des joies qu'il donne l'argent, vous n'avez qu'une position à lui faire. Dites-lui : « Puisque vous n'êtes pas heureux, changez avec moi. Vous verrez ce qu'il vous rendra. »

Doctoresse Pelletier.

ENTRE NOUS

Hureau, 105, boulevard Ney, Paris (18), se met à la disposition des camarades pour les renseigner sur l'Ido. Joindre timbre pour réponse.

Camardé révoqué lors des dernières grèves de renseignements, par complot, pour exercer petit commerce. — Ecrire à Marchand, 51, rue de la Chapelle, Paris (10).

Robert, faubourg Montjoie, 36, Limoges, voudrait entrer en relation avec camarades du Cantal et des Pyrénées-Orientales.

Amis, abonnez-vous Faites-nous des abonnés

Petits Propos d'un Ancien

Quand les idées du propagandiste sont nettes et judicieuses, ces idées trouvent les adversaires, émeuvent les indifférents, bouleversent les intelligences qui s'ignorent.

Pour désenchanter les cervelles, doter le monde d'esprits meilleurs, éveiller des consciences, il faut savoir ce que l'on veut, où l'on va et le dire avec la persistance et la clarté nécessaires, sans se dissimuler les mille angosses de la lutte sociale, les incertitudes, les incertitudes, les incertitudes.

Le bourgeoisisme collectif dépourvu de tout le philosophie rationnelle, d'un idéal transformateur, est-il capable de grandes choses ?

Appartenant corps et âme au prolétariat, victime du salariat comme lui-même, considérant le prolétariat comme un monstre, nous ne nous, les grèves actuelles posent à ma sagacité des questions d'une intense gravité.

La bourgeoisie, dont le règne est condamné par l'évolution, la bourgeoisie à l'inspiration chaotique, mais follement orgueilleuse, la caste dominante résistera encore un peu à la raison, jusqu'à sa chute inévitable comme la chute des feuilles, moins le renouveau de celles-ci.

Malheureusement, l'entraide pour la vie est contrariée par l'ignorance ou la cupidité.

Voilà pourquoi l'homme est un loup pour l'homme. Constatation affligeante, dont nous sommes redevables aux prétendues élites.

L'humanité périera dans le chaos si le monde du Travail a peur de la lumière.

Thomson est bon, Enclén, la solidarité, il s'écroule sous le joug avec sérénité. Vieilles habitudes.

Malgré les tristesses de l'heure présente, soyons accessibles au découragement. Le dogmatisme bourgeois est atteint de caducité. Au capital agressif succèdera le travail libérateur.

Antoine ANTIGNAC.

Comment on encourage les Jeunes

LETTRE DU HAVRE

Camardé, Par principe, le syndicat est anti-esclavagiste et ouvre ses portes à tous sans distinction d'opinion... bien !

Or, en août 1910, il s'est fondé au Havre la Jeunesse Syndicaliste, sous le patronage de l'Union des Syndicats, avec un programme complet d'éducation et de distraction, sain et pratique, à l'exécution duquel se donneront quelques jeunes pleins d'action et d'initiative.

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

L'ENFER DES CUIRASSES (2^e partie)

I

La vieille marine de Louis XIV et la jeune marine de Marianne III

Nul n'ignore que de tout temps, la marine de guerre française fut un ardent foyer de réaction. Réaction cléricale, réaction politique, traditionnelle des officiers que dans la vie spéciale des gens de mer, des éléments qui leur permirent, non seulement de se maintenir mais encore de progresser.

Il est impossible, en effet, de prendre au sérieux ce que la Troisième République a fait pour démocratiser et « déclerciser » sa marine.

N'exécute même pas la tentative esquissée par mon ami regretté, feu Camille Pelletan, lors de son passage au ministère. Le fait d'avoir pris, comme officier d'ordonnance un mécanicien principal, d'avoir essayé de supprimer les aumôniers à bord des navires et les soins dans les hôpitaux maritimes, d'avoir donné à certaines unités des noms de politiciens ou de savants, tout cela ne saurait être pris pour des réformes de démocratisation.

Pelletan, lui-même, n'a jamais pu parler, sans rire, de cette partie de son œuvre : « Il n'y a jamais eu, disait-il parfois, plus d'officiers cléricaux et réactionnaires sur nos croiseurs et nos cuirassés que depuis qu'ils s'appellent Danton, Ernest Renan, Gambetta, Waldeck-Rousseau ou Démocratie au lieu de s'appeler Saint-Louis, Charlemagne, Duquesne ou Duguay-Trouin. »

Et il ajoutait, avec une moue de découragement : « Démocratiser et déclerciser les états-majors de la marine me paraît comme le titre de la pièce de Bjornstjerne-Bjornsen : *Am-dessus des forces humaines*. »

Et, je crois bien, après ce qui s'est passé pendant la guerre, que Pelletan avait raison. Sauf de rares exceptions, la mentalité de l'officier de marine est restée au *XX^e* siècle ce qu'elle était avant la Révolution. L'officier de marine de Louis XIV et celui de Marianne III peuvent paraître trois siècles se donner la main.

A ses yeux de bourgeois enroulé ou même de hobereau, dans sa cervelle étroite qu'il chérissait de déformer la culture restreinte et les mœurs vieilles du *Borda*, le matelot, voire le sous-officier apparaît toujours comme le « paria » aux yeux du « brahme ».

L'abominable droit de vie et de mort, sur son équipage, dont il a toujours joué, n'a pas peu contribué à rendre indéracinable cette odieuse mentalité.

Attendez à cela que, pendant longtemps, on peut même dire jusqu'à nos jours, le recrutement des officiers de marine, s'est opéré à peu près exclusivement par une sorte de sélection dans le sens le plus réactionnaire, le plus aristocratique, le plus cléricail qu'il soit possible d'imaginer. Malgré le trompe-l'œil des concours, des Bourses d'Etat, l'élément véritablement démocratique, je veux dire celui issu de la classe ouvrière ou de la toute petite bourgeoisie qui a pu se faire ailleurs, une certaine place, n'a guère pu s'insinuer dans les cadres de notre marine d'Etat.

Grâce à cette sélection malheureuse tolérée par la République, à l'apurement défendu par l'antique puissance des bureaux, les vieilles dynasties de la vieille marine, se sont maintenues, royales, et, pleines de dédain pour les ministres éphémères et le Parlement, ont continué de gouverner.

On comprend donc aisément pourquoi l'officier démocrate et libre penseur est resté, malgré tout, une exception, alors que l'officier réactionnaire et cléricail demeure la règle et la sera longtemps encore.

Oui, rares sont et resteront, parmi ces messieurs, ceux qui ont osé au cours de la longue et profonde du prolétariat, et surtout du prolétariat militant, en mal et en travail d'émancipation.

Et cela explique, ainsi que nous le verrons, dans la Troisième Partie, pourquoi, pendant

(1) Voir les numéros précédents à partir du N° 63.

P. Vigné d'Octon.

Les vrais briseurs de grève

La trahison et le mouchardage journalistiques se vivent intensément dans les milieux confédéraux. Les moindres détails d'une action ouvrière quelconque à entreprendre sont presque toujours connus de la grande presse et révélés tendancieusement par elle au public, avant même que la communication en ait été faite à la presse.

Par quels moyens les grands journaux capitalistes et bourgeois arrivent-ils à connaître et à publier, avant toute la presse ouvrière et avant l'officielle *Bataille* elle-même, les décisions que les organisations ouvrières n'ont pas encore rendues publiques ? Par quel canal ces journaux sont-ils si bien informés ?

C'est simple ! Des journalistes de bas étage, manquant à des râteliers, sont les exécutants de cette besogne qui porte un préjudice considérable au mouvement ouvrier de ce pays.

Par la plume de Pierre Lemont, la *Vie Ouvrière* a déjà dévoilé les agissements du nommé Bourge, qui, rédacteur du mouvement social au *Matin*, est en même temps, et comme par hasard, collaborateur à la *Bataille* sous les pseudonymes d'Adrien Violette et de « Folliculaire de Belleville ». Et d'un !

Au suivant : M. Henry Prété, rédacteur au *Petit Journal*, à l'information et, toujours comme par hasard, à la *Bataille*. Et de deux !

Voici ce qu'il est convenu d'appeler des « journalistes ouvriers » et comment ils pratiquent. Leur carte de lecteurs à la *Bataille* leur donne accès dans les assemblées ouvrières. Ils y exercent, avec conscience, leur métier de journaliste. Qu'on en juge !

La consigne est-elle de conserver secrète une décision ne devant être rendue publique qu'à une date déterminée ? Les rédacteurs de la *Bataille*, disciplinés, sont muets comme des carpes ! Par contre, ceux du *Matin* et du *Petit Journal* sont d'une proximité dangereuse. Exemple : la grève des cheminots. Le lendemain même du jour où le Comité Fédéral la décidait, le *Matin* et le *Petit Journal* annonçaient bruyamment que l'ordre de grève était lancé, alors que les autres journaux — presse ouvrière et *Bataille* comprises — n'étaient en mesure de le faire que 24 heures plus tard.

L'on s'explique ainsi par quelle source ces

feuilles anti-ouvrières recueillent leurs « tuyaux ». Et l'on comprend tout l'avantage qu'il y a pour elles à rétribuer généreusement de leurs propres deniers le « travail » que leurs employés exécutent... à la *Bataille*.

Il est un troisième larron, plus dangereux, celui-là, que les deux autres réunis, car il opère à la *Journée Industrielle*, organe de combat du Patronat.

On sait que les séances du Comité National Confédéral sont privées et que les journalistes, même ceux de la presse ouvrière, n'y peuvent assister. La presse doit se contenter d'un vague communiqué officiel et seule la *Bataille* peut s'offrir le luxe d'un compte rendu détaillé, sinon impartial.

Toutefois, la *Journée Industrielle* fait exception à cette règle générale et publie des « renseignements particuliers ». Par les commentaires dont elle fait précéder les communiqués des séances du C. N. C., la *Journée Industrielle* fournit la preuve irréfutable qu'elle a des intelligences dans la maison.

Pour que ces commentaires soient d'une précision si rigoureuse et en quelque sorte prophétiques, il faut évidemment que le journal des patrons ait un attaché dans les hauts milieux confédéraux.

Dans son numéro du Vendredi 21 Mai, rédigé *forcément la veille*, la *Journée Industrielle* définissait avec exactitude et force détails les attitudes que devaient observer ce même Vendredi majoritaires et minoritaires à la dernière séance du C. N. C., en écrivant que « du côté de la C. G. T., on estime que si la reprise du travail est votée, dans une résolution qui constatera la victoire morale » obtenue, ce sera pour la C. G. T. une manifestation de confiance et, pour les meneurs cheminots, un désaveu indirect.

N'est-ce pas ce qui s'est produit le Vendredi et que la *Journée Industrielle* savait dès le jeudi ?

On conviendrait qu'un journaliste patronal, si rompu soit-il aux connaissances spéciales de sa profession, ne peut, par ses propres moyens, formuler des pronostics si précis, sans le secours d'un personnage très documenté sur le mouvement syndical. Si le reporter de la *Journée Industrielle* n'a pas lui-même un pied dans la maison, il a certainement à la C. G. T. un copain qui joue, pour le pa-

tronat organisé, le rôle d'informateur... benévole.

Quand on sait de quelle mafia de journalistes sans conscience et sans aveu s'entoure l'Etat-Major confédéral pour rédiger articles et communications, toutes les suppositions sont permises et rien ne peut surprendre. Quand cet Etat-Major sait pertinemment quelle besogne singulière remplit à la *Bataille*... et ailleurs les Adrien Violette et les Henry Prété, on se demande ce qu'il attend pour s'en séparer. Et s'il ne le fait pas, quoi d'étonnant qu'il tolère dans son entourage immédiat l'informateur zélé de l'organe patronal ?

Très joli, Messieurs les secrétaires cégétistes, de vitupérer les volontaires de la Ligue Civique. Ce sont pourtant de bien petits briseurs de grève en regard des individus répugnants que vous entreprenez complaisamment dans votre intimité militante. Autrement redoutables sont vos dignes amis par les coups qu'ils portent aux mouvements de grève et les ravages qu'ils exercent dans l'esprit des grévistes ! Vous le savez bien...

Et avant de crier à la calomnie, nettoyez d'abord vos écuries d'Augsias.

Jean LIBERT.

Fédération Anarchiste

Comité d'Initiative. Le Comité d'Initiative de la F. A. se réunit tous les lundis à 20 h. 30, salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne 37. Les camarades qui ont des propositions à faire sont priés d'assister à ces réunions.

Adressez tout ce qui concerne la F. A. au secrétaire, 69, boulevard de Belleville. Tout ce qui concerne la trésorerie, à Reininger, 10 ter, rue des Saules (18^e), Paris.

GRUPE DES 2^e, 3^e ET 4^e ARRONDISSEMENTS. — Le groupe se réunit tous les mardis à 20 h. 30, Maison Commune, Salle Liebknecht, 49, rue de Bretagne. Présence urgente. Que les copains en tiennent compte. — Le secrétaire : DONVAL.

GRUPE DU FOYER DU 11^e. — Conférence publique et contradictoire par le camarade Albert Mary sur le « Descentisme » et la « Révolution ». Invitation cordiale à tous. — Pour le groupe : LE SECRÉTAIRE.

GRUPE DES 17^e ET 18^e ARRONDISSEMENTS. — Le groupe se réunit tous les jeudis à 8 h. 30, Maison des Syndicats du 17^e, 172, rue Legendre. Des causeries-conférences publiques et contradictoires sont organisées hebdomadairement. Les sympathiques à nos idées sont invités à se joindre à nous.

Tout ce qui concerne le groupe est à adresser à Maurice Fister, 69, boulevard de Belleville, Paris.

GRUPE DE MONTREUIL, VINCENNES, BAGNET, etc. — Appel pressant est fait aux camarades libertaires de la région. Réunion tous les jeudis, à 20 heures précises, chez Chantrel, 37, rue de Laguy, Vincennes.

Jeunesse Anarchiste, 49, rue de Bretagne. — Conférence publique et contradictoire le vendredi 28 mai, à 8 h., par le camarade Papillon, qui traitera : « De l'utilité d'une langue internationale ». A l'issue de la conférence, importante et urgente, décision à prendre. Présence indispensable.

LE HAVRE. — *Groupe Libertaire* : Le jeudi 3 juin, causerie à Franklin, si possible ; dans le cas contraire, dans notre grande salle. — L. R.

Communications diverses

MUSE DU 13^e. — Grande soirée familiale de solidarité, samedi 29 mai, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 163, boulevard de l'Hopital.

CHALON-SUR-SAONE. — Amis du « Drapeau » et de la « Mûle ». — Invitation pour balade champêtre le dimanche 30 mai, à 9 h., au plus tard, place Mathis. On arborera l'insigne rouge et noir.

ROUBAIX. — Dimanche 6 juin 1920, réunion de l'Inter-groupe, de la Commission l'Union des Travailleurs, de la Ligue et la Raison, des Soixants, des Vagabonds, des Rouilles, Vavard, 104, rue Bernard, à 9 heures et demie du matin.

Ordre du jour : Mise au point de la propagande et de la publicité, par Emile Bouché ; lecture de la propagande du Syndicat l'Union des travailleurs. — CORNILLON Eugène.

COMITÉ DE L'ENTRAIDE

Songez que nombreux sont nos camarades emprisonnés. Pensez à les secourir en envoyant votre obole à la caisse d'assistance aux prisonniers politiques du Comité de l'Entraide.

Adressez souscriptions, collectes, dons au trésorier Bidault, 69, boulevard de Belleville, Paris (11^e).

Le payen anarchiste, 10 fr. ; Jolijou, sa remise, 3 fr. ; liste 1917, versée par Orloux, 7 fr. ; liste A., 25 fr. ; liste 0005, versée par Lataze, 30 fr. 50 ; groupe des petits employés d'Epinal, 100 fr. 60 ; liste 1001, versée par Everaert, 6 fr. ; liste 1813, versée par Drenière, 6 fr. 50 ; exécution, 5 fr. ; liste 1350, versée par Martignoli, 14 fr. 50 ; liste 1490, versée par Drugmann, 6 fr. ; Rudel, 3 fr. ; liste 300, versée par Maillard, 15 fr. ; liste 0048, versée par Caste, 50 fr. ; Fournier, 3 fr. ; Bertrand, 10 fr. ; Lagrèbe, 3 fr. ; Teillard, 2 fr. ; Azar, 2 fr. ; Barrot, 1 fr. ; Teraz, 5 fr. ; Léon P., 5 fr. ; liste 41, versée par Doore, 20 fr. 50 ; liste 107, versée par Alain, 7 fr. 50 ; une campagne de Grenoble, 5 fr. ; Duron, 2 fr. ; listes 158 et 162, versées par Ernest Noël, 37 fr. ; listes 150, 161, 164, versées par E. Noël, 62 fr. 90.

Total de cette liste : 724 fr. 40.

COURRIER DU LIBRAIRE

TOUTES les commandes en retard sont expédiées et doivent être entre les mains des camarades. Par conséquent, les amis qui auraient des réclamations à formuler sont priés de nous rappeler le sujet de leurs plaintes en nous donnant très exactement leurs nom et adresse.

Nous sommes heureux d'annoncer que la Librairie Sociale a retrouvé quelques exemplaires du livre tant recherché de H. R. — *Le Sphinx Rouge*. — Prix : 5 fr. 50, franco recommandé. Etat de neuf non coupé.

L'Initiation Sociale, par Bessède, vaut actuellement 3 fr. 75, franco recommandé, 6 fr. 50. — *Moujens de la Grosse*, par G. Hardy, franco recommandé : 2 fr. 50. — *Comment nous jécrons la Révolution*, par Pataud et Pautel ; préface de Pierre Kropotkine ; franco recommandé : 2 fr. 50. — *Le Sabotage*, par Pautel, franco recommandé : 1 fr. 40. — *La Barrière Moderne*, par A. Laisant, franco recommandé : 3 francs.

Quand la commande est assez élevée et que nous pouvons expédier en postal gare, nous prenons le port à notre charge. — Adressez mandats à Bidault.

Petite Correspondance

Wastiaux, Wastiaux. — Ta liste a passé dans le numéro du 1^{er} mai : « Liste 1314, versée par Lucien, 14 fr. ». — Everaert, Dunkerque. — Bien reçu mandat. — Pataud, Val de Bessan. — L'abonnement était terminé du numéro 61. — Bertho, Saint-Nazaire. — Entièrement d'accord avec toi pour le règlement.

Mouvement International

ITALIE

L'attitude virile du prolétariat italien a obligé les gouvernements de ce pays à plus de circonspection, plus d'hypocrisie ; ils n'en participent pas moins, comme tous ceux de l'Europe, à la guerre contre la Russie. Mais il n'aurait, maintenant, qu'à se débarrasser de la vérité que les assassins comptent avec la volonté ouvrière. Qu'on en juge :

A Brescia, les cheminots ont arrêté un train de trente voitures contenant du matériel de guerre pour la Pologne ;

La section de Milan du syndicat des cheminots a décidé « d'empêcher la circulation, à travers l'Italie, de tout matériel de guerre qui serait destiné, même par des voies détournées, à une intervention contre la Russie ou pour tout autre but liberticide » ;

Les cheminots de la gare de San Spirito de Trieste ont refusé d'embarquer quatre wagons qu'on suppose contenir des munitions pour la Russie ;

« Nous les acieries Auslo, à Cornigliano Ligurie, on cherche, par tous les moyens, à faire reprendre la fabrication du matériel d'artillerie ; les ouvriers groupés dans la section de l'Union syndicale s'y refusent absolument. Ils partent en fait et font, les travailleurs, les marins, les dockers n'auraient pas besoin d'intervenir.

Le gouvernement italien doit fournir 1.400 aéroplanes au gouvernement polonais. Depuis l'état dernier, il envoyait en Pologne, dans le plus grand secret, un nombreux personnel militaire spécialisé : pilotes, mécaniciens, etc. Mais...

Le comité central du syndicat des cheminots a pris l'initiative d'un congrès qui doit être tenu à Milan le 21 mai, auquel ont été invités à participer les représentants de l'Union syndicale italienne, de la Confédération générale du Travail, de la Fédération des travailleurs de la mer, du Parti socialiste, de l'Union anarchiste italienne, des directeurs de l'Avanti et de l'Unità Nova.

L'entente pour l'action se sera-t-elle enfin à ce congrès ? Les chefs, pour une fois, sont-ils à la hauteur des événements ? Nous le verrons. En tout cas, empêcher, par tous les moyens, les criminels gouvernements de tous pays d'empêcher la révolution russe, c'est autrement utile et urgent pour les travailleurs, que de nationaliser les chemins de fer.

Nouvelle preuve que les travailleurs, quand ils le veulent, sont au-dessus des politiciens : treize députés yougoslaves reviennent à Simplon-Orient-Express, de la conférence du commerce et des transports tenue à Paris, ont été à Milan, pour leur voyage en train ordinaire. Le personnel des wagons-lits s'était mis en grève.

D'après *Il Libertario*, des chauffeurs du navire de guerre *Roma*, dont on n'a pu encore savoir les noms, ayant refusé d'alimenter les chaudières parce qu'on devait transporter, à Livourne en grève des gardes royaux, ont été condamnés sur-le-champ, à bord même du navire, à trois ans de prison. Il y eut aussi des refus de servir colportés, dans la marine de guerre. Un numéro d'*Umanita Nova* consacré à la grève générale